

IN KOLI JEAN BOFANE

MATHÉMATIQUES
CONGOLAISES

roman

BABEL

*A ma mère,
Véronique Bofane.*

I

LA SARABANDE DES NOMBRES

— Ho, le vieux, à boire !

Celui que l'on appelait avec tant d'autorité "le vieux", plongea les mains dans un bac de polystyrène rempli de glaçons, en retira une bouteille de boisson gazeuse, la décapsula et la tendit avec empressement à l'homme qui venait de descendre d'un véhicule 4 x 4 bleu marine, flambant neuf.

Le gros véhicule s'était garé devant le *ligablo*¹ de Vieux Isemanga une minute plus tôt. Un des deux individus qui l'occupaient, celui assis à la place du passager, avait, du haut de la voiture, scruté quelques longues secondes les visages des gens attroupés autour d'un brasero – où cuisaient quelques brochettes de viande –, du bac de polystyrène, et d'une petite table bancale où étaient étalés des objets aussi divers que cigarettes à la pièce, rasoirs jetables, boîtes de sardines, corned beef, fil à coudre, ce qui constituait l'essentiel du capital des "Etablissements Isemanga". Sous le regard de l'homme, les conversations s'étaient tues. Chacun avait reconnu, au véhicule sans plaques et à l'allure de ses passagers, des militaires en civil. Quand l'homme eut adressé sa commande et commença à boire, les personnes

1. Etal de marchandises.

présentes se décrispèrent quelque peu et la conversation reprit, modifiée et sur un ton exagérément enjoué.

Le *ligablo* de Vieux Isemanga occupait au bord du trottoir, avenue de la Justice, dans le quartier cossu de la Gombe, une parcelle où étaient hébergés les locaux d'une organisation non gouvernementale s'occupant de tout et de rien. Vieux Isemanga y faisait fonction de planton, de préposé aux informations et, accessoirement, d'homme à tout faire. Pour arrondir ses fins de mois, il avait constitué un négoce qui drainait une population de fonctionnaires travaillant dans le coin, de passants désireux de se désaltérer et d'automobilistes pressés. A l'heure de midi comme à cet instant, les brochettes grésillaient sur leur lit de charbon ardent et répandaient aux alentours un parfum épicé qui attirait le client.

Ce genre de petit étalage était le modèle de commerce qui supportait à bout de bras des dizaines de milliers de familles à travers la ville de Kinshasa. Sa raison sociale allait bien au-delà de son rôle commercial. C'était un lieu de rencontre où, hormis les fumeurs de cigarettes, des gens différents se croisaient. Des discussions et des mini-forums politiques y avaient même lieu. Le *ligablo* était également le cabinet psychanalytique par excellence où l'on venait consulter inopinément. Avant l'arrivée du 4 x 4, avant que les débats politiques ne fussent escamotés, un père de famille se plaignait de son incapacité à atténuer le penchant dépensier de sa jeune seconde épouse. Juste avant, une secrétaire avait questionné ses interlocuteurs sur des moyens de faire cesser le harcèlement sexuel dont elle était l'objet de la part de son trop généreux patron.

Après avoir avalé une longue gorgée de sa boisson brune et pétillante, le passager du tout-terrain, l'adjudant Bamba Togbia, commanda une brochette. Il ne semblait pas s'intéresser outre mesure à ce qui se disait. La mâchoire en mouvement, son regard parcourait distraitemment la parcelle. A gauche, un bâtiment modeste, couleur coquille d'œuf aux châssis rouges, abritait l'organisation non gouvernementale. Une dépendance, au fond, servait de conciergerie. Mère Bokeke Iyofa partageait l'étroit espace avec sa famille nombreuse. Il y avait ses trois enfants ; l'aîné, Patrick, vingt-cinq ans environ, deux plus petits, Mboyo et Boketshu, des jumeaux d'une dizaine d'années, ainsi que ses deux neveux, de grand gaillards venus du village, en Equateur¹, pour tenter leur chance dans la capitale.

Mère Bokeke Iyofa était en train de faire la cuisine sur un feu de bois devant la petite maison. A l'ombre, le long du mur de façade, sur un banc, Patrick, alias Trickson, les neveux Baestro et Gaucher, ainsi que des amis, disputaient bruyamment une partie de jeu de dames. La partie était des plus acharnées. On entendait le chuintement des pions – des capsules de limonade contre des capsules de bière –, glissant sur le damier en contreplaqué peint à la main. Une succession particulièrement rapide de claquements se fit entendre, suivie d'un ricanement de triomphe qui indiquait que la partie était terminée. Ce que confirma le cri de rage du perdant.

— Encore perdu. Mets-toi plutôt à la loterie, Célio. Les jeux de hasard, c'est ça qu'il te faut.

1. Province du Nord-Ouest du Congo.

— Le hasard, qu'est-ce que vous en connaissez, bande d'ignares ? Le hasard, dans les jeux de dames, c'est sûr qu'il n'y en a pas, mais dans ce cas-ci, calmez-vous, les mecs, ce n'était rien, juste des algorithmes un peu merdiques.

Sur ces mots, l'assistance s'esclaffa. Souvent, Célio Matemona faisait rire ses amis. A son corps défendant, d'ailleurs. Il n'y pouvait rien. Parler et penser mathématiques, c'était plus fort que lui. Les nombres étaient son univers, les conjectures étaient son monde et cela allait bien au-delà de ce que tous pouvaient appréhender.

— Où étiez-vous ? s'exclama-t-il. Où étiez-vous lorsque je finalisais ma première démonstration et que les nombres accomplissaient ma volonté ? Que savez-vous de la théorie des fractales à travers laquelle j'ai pu analyser mon chaos intérieur ? Qui d'entre vous était là, lorsque j'intégrais l'infiniment petit ?

Encore une fois, Célio était dans son délire. Il s'y croyait. Très tôt, il avait été fasciné par l'univers des mathématiques et des mathématiciens. Les termes “logarithmique”, “vectoriel” ou “sinusoïdal”, adjoints aux choses, leur conféraient une connotation beaucoup plus familière. Célio était persuadé que les mathématiques étaient inscrites dans son génome. Petit déjà, pour lui, jouer aux billes ou tirer un coup de pied au but, c'était faire de la trigonométrie. Tout était une question d'angles, d'arcs, de sinus et de cosinus. Même s'ils n'y comprenaient rien, ses délires amusaient beaucoup ses amis et c'est ainsi que Célio Matemona était devenu “Célio Mathématik” : celui qui contrôlait les opérations, déterminait les variables et côtoyait les nombres complexes.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Mon cerveau n'arrête pas de parcourir la tangente et vous voudriez en plus que je suive vos jeux ridicules ?

Et les rires d'amplifier. Baestro, le neveu, mélomane à ses heures, chantonnait une chanson mélancolique où il était question de rêves de réussite et d'espoirs déçus.

*Na kati ya bolondo, na kati ya pasi
Mokili ebeti ngai fimbo
Mokili ekomi bololo¹.*

L'adjudant Bamba Togbia suivait la scène de loin pendant que les jumeaux se poursuivaient en scandant le générique de *Dragon Ball*. Il fit tranquillement quelques pas dans la parcelle, en direction de la petite bicoque. Un soleil implacable se reflétait sur la surface de terre battue. Les conversations autour du *ligablo* trébuchèrent. Les yeux étaient rivés sur le dos de Bamba. L'homme était grand, sec, la cinquantaine. Son cou un peu trop long et ses épaules exagérément rejetées en arrière lui conféraient un air d'oiseau charognard. Sa peau était d'un noir virant au bleu, tannée par les heures de garde sous un soleil de plomb. Arrivé au milieu de l'espace, le militaire fit un signe de la main aux jeunes gens. Les neveux ne semblèrent pas surpris. Gaucher se leva et se dirigea vers lui d'une démarche tranquille. La maman, au-dessus de ses casseroles, suspendit le geste qu'elle venait d'esquisser. L'adjudant et le jeune eurent une conversation brève et précise.

— Qu'est ce qu'il veut ? demanda Célio d'un ton agressif quand Gaucher revint au banc.

— Comme d'habitude. Il y a un meeting politique et on a besoin de nous, répondit Gaucher.

— Encore ! Laissez tomber, les gars, ça va mal finir, ces histoires.

— Ils payent un peu mieux que d'habitude, plaida Gaucher, on doit y aller, c'est du pognon vite fait. Pourquoi s'en priver ?

1. "Au fond de la taule, au fond de la souffrance, / La vie m'a fouetté, / La vie est devenue amère."

Une fois de plus, le mythe du glandeur tropical était mis à mal. L'équation sous cette latitude était simple et sans pitié. Tu ne te bouges pas, tu ne manges pas, tes enfants non plus, leur professeur encore moins. A quoi bon se laisser endormir par les objections de Célio ? Lui, au moins, avait pu faire des études, il pouvait espérer quelque chose. Il était même bardé de diplômes, à ce qu'il paraissait. Gaucher, par contre, ne savait jamais quel jour la Providence lui accorderait sa chance. Par conséquent, il lui fallait saisir chaque opportunité qui se présentait. L'adjudant Bamba n'était pas venu pour rien, il avait besoin d'eux. Afin d'influencer l'opinion publique, Gaucher et d'autres désœuvrés de sa sorte étaient payés pour représenter une foule sous des caméras de télévision. Les images étaient ensuite retransmises aux infos pour donner l'illusion que tout était comme avant. Le rôle de composition était de jouer aux militants convaincus et heureux, sous le règne d'un gouvernement de transition qui n'en finissait pas.

— Baestro, on y va ou pas ? insista Gaucher. Qu'est-ce qu'on fait de mal ? On va au stade pour un meeting, on joue notre rôle et d'ici quelques heures, on est de retour pour continuer notre partie. L'adjudant Bamba m'a, en plus, assuré qu'on serait payé le double de la dernière fois. C'est pas beau, ça ?

Baestro, jusque-là, n'avait rien dit : il hésitait encore. La dernière fois où il était allé à une de ces fameuses grandes messes, la violence et la nullité des propos des intervenants ne lui avaient pas plu. D'accord, dans cette mascarade, il avait aussi son rôle de figurant à jouer, mais le pays était en pleine mutation, on était à une autre époque, on voulait la démocratie et aboutir à

des élections. Le pouvoir, contre son gré, avait bien compris qu'il était temps d'enclencher un processus démocratique, mais cela ne se passait pas sans résistance de sa part. Baestro était conscient aussi que tout ce fatras d'octrois de soi-disant libertés politiques n'était qu'un leurre. Il ne pensait pas ainsi parce que lui-même participait directement à la création de l'illusion, mais parce que l'esprit des politiciens professionnels en place n'avait pas beaucoup changé. Ils défendaient encore et toujours leurs positions et leurs privilèges avec la dernière des énergies et surtout avec les mêmes méthodes. Lui, Baestro, allait là où on lui disait d'aller et applaudissait à certains mots-clés comme : "parti", "démocratie", "peuple" et hurlait son enthousiasme en phrases fortes telles que "l'anarchie ne vaincra pas !", "le combat continue !", "jusqu'à la victoire !" Chacun dans son rôle, la conscience voilée, essayait ainsi de tirer son manioc du feu. Après réflexion, les scrupules de Baestro fondirent comme le salaire moyen d'un travailleur kinois, un jour de paie.

Le vent chaud et la poussière giflaient les visages de Baestro et de Gaucher, debout à l'arrière d'un poids lourd débâché. Le véhicule était rempli par les fameux figurants cueillis un peu partout dans la ville. Ils avaient tous reçu la visite de l'adjudant Bamba. Ensuite, un camion était passé les ramasser par grappes. Ils avaient été rejoints par deux autres véhicules remplis aussi de pions rémunérés. Il devait y avoir cent à cent cinquante individus, dont quelques femmes serrées à l'arrière. Ils avaient emprunté l'avenue Kasa-Vubu à toute allure. On était en début d'après-midi et les bords de la route étaient bondés de

monde. Une foule nombreuse et disparate, soulevant la poussière d'une démarche décidée, s'égosillant dans des gesticulations grandiloquentes, ahanant sous des bâts hétéroclites, poursuivait ses rêves inaccessibles et quotidiens. Kinshasa, écrasée par le soleil et la poussière, vaquait à sa survie.

Des échoppes défraîchies, aux murs peints de toutes les couleurs, offraient une abondance de biens allant des vêtements de luxe à l'électroménager en passant par des ustensiles de cuisine en métal émaillé. Les enseignes – absence de néons et de plastique oblige – rivalisaient d'audace dans les appellations : “Dieu m'a donné”, “La porte des bénédictions”, “Chez Malou Première”. Il y avait une pharmacie tous les dix mètres. De temps à autre, des profils d'hommes peints sur une planche indiquaient les salons de coiffure. Des banderoles découpées dans des draps signalaient la présence des peintres-décorateurs. Des étalages de lubrifiants automobiles et de chambres à air usagées témoignaient qu'ici on prenait soin de votre voiture et que des miracles étaient accomplis en cas de crevaison. Le camion filait toujours.

Curieusement, au lieu de prendre à droite pour aller vers le petit stade de la Révolution, les véhicules filèrent tout droit. A hauteur du pont Kasa-Vubu, Baestro remarqua qu'en plus du 4 x 4 de l'adjudant Bamba, deux autres tout-terrain s'étaient joints au convoi. Ils étaient remplis d'hommes à la mine inquiétante.

Arrivés au carrefour de Matonge, les camions s'arrêtèrent, les moteurs toujours en marche. Sans donner de raison, on fit descendre les quelques femmes présentes. Baestro et Gaucher s'interrogèrent du regard. Lorsque l'injonction : “les hommes à droite, les femmes à gauche” était

donnée, avec des militaires à proximité, c'était généralement très mauvais signe. Après l'opération de débarquement des femmes, les camions firent demi-tour et reprirent leur route en direction du quartier de Limete. Mais, pourquoi, bon Dieu, ont-ils viré les femmes ? se demandaient les jeunes gens.

Le cortège, enfin, s'arrêta devant une villa entourée d'une clôture à hauteur de hanche. La maison paraissait inoffensive, si ce n'était la pancarte bien en évidence annonçant le quartier général d'un parti de l'opposition. Six soldats en faction étaient indolemment assis sur des bancs, le fusil d'assaut servant d'appui.

Le parti en question n'était pas n'importe lequel, il s'agissait du PND, le Parti de la nouvelle démocratie, dirigé par Makanda Rachidi, un politicien professionnel à la longue carrière émaillée de retournements spectaculaires. Le dernier en date et certainement le plus incroyable était cette pulsion tardive pour la démocratie. La pauvre, depuis l'évolution politique dans le pays, avait en effet été prise pour maîtresse par de nombreux individus tels que lui. Sans chercher à être séduits, ils l'avaient accaparée à l'aide de bagout, d'audace et d'une bonne dose de cynisme. Par leur train de vie outrancier, ces personnages la faisaient passer pour vénale. En dépit de sa grande beauté, ils la souillaient, la nuit, à plusieurs, dans des réunions secrètes. La démocratie, ainsi humiliée, était dans de sales draps.

La voix dure de Bamba rappela Baestro à la réalité. Au pied du camion, celui-ci donnait les derniers ordres.

— Vous voyez où nous sommes. Je vais maintenant vous dire ce que vous aurez à faire. Un murmure monta du camion. Les figurants ne

semblaient pas d'accord. En guise de stade, leur nouvelle destination leur paraissait insolite. Ils ne s'attendaient pas à se retrouver ici à Limete, devant des opposants. Bamba n'en tint pas compte, il poursuivit :

— On se rassemble devant cette maison. Tout ce que vous aurez à faire, c'est de chanter des chants du parti. Comme vous le voyez, nous sommes venus faire un récital à cette vermine d'opposants. Ces gens détruisent le pays, ils apportent le désordre. Nous allons leur montrer notre détermination, pacifiquement, avec des chants.

Le discours autoritaire sembla calmer les récalcitrantes marionnettes. Tout le monde descendit des véhicules. On se rassembla sur un terre-plein de gazon qui séparait la grande route de la rue qui passait devant la villa.

— Le cri de ralliement sera : "*Mokili ebende*¹", ajouta l'adjutant. Vous avez entendu ? Bon, action !

Baestro chantait sans conviction. Les hommes présents avec lui scandaient un chant de victoire maintes fois ressassé. Au bout de quelques minutes de vocalises, la centaine d'hommes se sentit galvanisée. Certains même esquissaient des pas d'une danse guerrière. En face, au siège du PND, les soldats de garde étaient maintenant complètement réveillés. Timidement, les hommes de Makanda Rachidi sortirent s'enquérir du sujet de cette liesse. Les visiteurs provoquaient en trépiquant et en hurlant des défis. Les figurines articulées étaient en train de mériter leur salaire. Elles étaient presque en harmonie. Le groupe ondulait parfaitement comme un fluide et restait compact. Les bras levés se levaient et s'abaissaient

1. "Un monde de fer", "un monde impitoyable".

en pulsations saccadées pareils à un graphique de sons numériques. Tout était parfait. On pourrait même dire qu'ils en rajoutaient. En face, rien ne bougeait. Les chants étaient à leur paroxysme, les voix commençaient à s'échauffer, quand Baestro, comme dans un songe, vit sortir des 4 x 4 les types qu'il avait oubliés, les bras prolongés par une forme sombre. Il les vit ensuite exhiber des armes. L'un son Uzi, l'autre un pistolet automatique, armer, viser la villa et tirer dans des déflagrations d'enfer. Les coups de feu déclenchèrent instantanément la panique et la confusion. Le groupe de la centaine de pantins programmables se disloqua en plusieurs morceaux épars. Baestro et son frère Gaucher amorcèrent un mouvement de fuite vers ils ne savaient quelle direction. C'était la débandade générale. Comme des fourmis sous le pied de l'homme.

Dans les hurlements d'interrogation, le cri de ralliement se fit entendre : *"Mokili ebende ! Mokili ebende !"* En quelques secondes, animées par le charme du slogan, les poupées rebelles se massèrent à nouveau et se rapprochèrent instantanément de l'auteur du cri, un officier, semblait-il. Au même instant, celui-ci donna un ordre bref et une salve de plombs déchira l'air. Baestro sentit son cœur éclater. La mitraille à bout portant avait fauché deux camarades non loin de lui. Gaucher n'était plus visible. La panique rendit d'ailleurs Baestro aveugle, sourd et déjà comme ailleurs. Il venait, à cet instant, d'atteindre la courbe ultime de la trajectoire de sa vie. Ses espoirs et ses désirs étaient dorénavant derrière lui. Il n'était déjà plus de ce monde. Il fit un crochet désespéré à droite, courut sans savoir, crut même s'envoler un instant, mais, en fait, il n'avait fait que trébucher sous le croc-en-jambe

d'un partisan de Makanda Rachidi. La seconde d'après, un homme en uniforme sombre, béret sombre, yeux inexistants, lui cachait le soleil, appuyé sur son fusil, la baïonnette de l'arme lui fouillant maintenant le flanc. Baestro, cloué dans la poussière par la lame, contemplait, découpée dans le ciel immense, cette masse d'ébène penchée sur lui et qui le tuait, là.

Le vénérable taxi se faufilait à toute vitesse dans la circulation du boulevard Lumumba, s'efforçant d'éviter les nids de poules, malmenant la blessure. Baestro était couché sur la banquette arrière, la tête reposant sur les genoux de son frère. Gaucher, tout près de son oreille, lui murmurait des paroles apaisantes.

— *Ba gagner ngai*¹, prononça Baestro dans un sanglot désespéré. Je me suis fait avoir. Gaucher avec sa main essayait d'arrêter le sang qui s'écoulait par saccades, doucement, mais inexorablement, du flanc de son frère. Le taxi filait vers l'hôpital général.

Gaucher avait réapparu comme par miracle tout de suite après le coup de baïonnette et avait pu dégager Baestro. Il avait réussi à le remettre debout et à le faire courir en claudiquant jusqu'au boulevard où ils avaient pu embarquer à bord d'un taxi bienveillant. Ils arrivèrent à l'hôpital et furent pris en charge assez rapidement. Arrivés là-bas, ils se rendirent compte qu'il y avait eu des blessés graves des deux côtés. Des militants des deux camps, avec leurs blessés, criaient des menaces et gesticulaient dans les couloirs de l'hôpital. Une pagaille indescriptible régnait. Un jeune médecin les prit en charge. Des infirmiers portèrent Baestro sur une civière

1. "Je me suis fait avoir."

jusqu'à une salle d'opération minable aux murs maculés de traces suspectes. On le coucha sur une table d'opération. Dans les couloirs, des cris de plus en plus insistants étaient perceptibles. Le médecin, inquiet, envoya un des infirmiers voir ce qui se passait. L'homme revint, le regard épouvanté, prévenir que des hommes de Makanda étaient à la recherche des blessés de l'autre camp pour les achever. Le docteur ouvrit précipitamment une armoire basse en métal et ordonna à Gaucher et à Baestro de s'y engouffrer.

— Il y va de vos vies, dépêchez-vous ! Aidés des infirmiers, ils parvinrent à caser le blessé et son frère dans l'armoire. Les deux jeunes gens se retrouvèrent dans le noir absolu. Baestro sentait douloureusement son cœur battre plus bas que d'habitude, à hauteur de la plaie. De longues minutes passèrent et bientôt, il ne contrôlait même plus ses mâchoires qui se serraient comme sous le poids de deux cruelles enclumes. Petit à petit, son corps commença à avoir des spasmes que Gaucher tentait de soumettre en serrant le corps de son frère très fort contre le sien. Le métabolisme de Baestro se dégradait rapidement et sans espoir. A l'extérieur, à travers la mince paroi, des bruits de violence et de hurlements d'hommes terrorisés et molestés leur parvinrent.

— *Ba gagner ngai*, chuchota une dernière fois Baestro avant de rendre son dernier souffle. Après des heures passées dans le réduit, chair contre chair, Gaucher sentit la chaleur doucement quitter le corps de son frère et la tétanie intervenir sans appel. Baestro s'éteignit dans le meuble de fer, au milieu d'ustensiles chirurgicaux, inoxydables et froids, comme l'est la raison d'Etat.